

MÉTAPHORE ET NÉOLOGISME*

O. La linguistique historique n'a jamais ignoré le rôle essentiel que joue la métaphore dans les changements de sens¹. Dans une étude sur les universaux sémantiques, Stephen Ullmann va jusqu'à ranger la métaphore parmi les processus universaux de la sémantique historique, c'est-à-dire parmi les processus qu'il croit pouvoir observer dans le développement de toutes les langues connues². A en croire les dépouillements du Dictionnaire des mots nouveaux de Pierre Gilbert, présentés par André Goosse, la productivité de cette forme de créativité lexicale reste très grande en français moderne³. Par conséquent, toute théorie de la néologie devra fournir une explication satisfaisante de l'admission de métaphores dans le vocabulaire. Il n'en est pas moins évident que les métaphores ne sont pas des néologismes ou, plus exactement, que les métaphores actuelles ne sont pas encore des néologismes.

En vue de trouver des critères pour fixer la limite entre métaphore et néologisme, on examinera inévitablement le concept d'usage⁴. Les lexicographes acceptent comme néologisme toute expression qui a atteint un certain degré de diffusion. Puisque celui-ci est en général déterminé intuitivement, on escamote le problème délicat de la valeur seuil au delà de laquelle une innovation individuelle deviendrait un néologisme. Le fait que la lexicalisation soit effectuée, dans la réalité linguistique, par un ensemble de locuteurs individuels, tandis que le vocabulaire représente, au niveau d'abstraction de la langue (au sens saussurien), le savoir de la communauté linguistique entière ou d'un locuteur-auditeur idéal, complique encore les choses. Dans ce cadre, le concept d'usage est à situer sur le plan d'abstraction E parole. Nos considérations

sur la lexicalisation de la métaphore se situent au contraire sur le plan d'abstraction de la langue, en ce sens que nous négligeons et le temps et l'espace nécessaires à ce processus et que nous faisons semblant de croire que la communauté linguistique accepte "tout à coup" une nouvelle unité lexicale dans le vocabulaire⁵. Dans cette optique, les néologismes sont des unités lexicales récemment admises en langue, tandis que les métaphores sont des phénomènes de la parole, de l'actualisation. La créativité métaphorique de l'individu vise à l'expression juste, sert à générer un sens adéquat; la créativité lexicale de la communauté, par contre, tend à combler des lacunes dans le vocabulaire. Les programmes néologiques servent à créer des unités lexicales; les procès métaphoriques emploient d'une manière particulière des unités lexicales existantes. Il n'en reste pas moins vrai que certaines métaphores peuvent se transformer en néologismes par lexicalisation.

1. Par lexicalisation j'entends, en général, le processus par lequel un ensemble sémique quelconque passe au statut d'élément lexical, c'est-à-dire est mémorisé par la communauté linguistique sous forme de signifié de sémantème ou de partie de signifié de sémantème (sémème). La théorie de la néologie doit discuter, à ce propos, les problèmes suivants :

- 1° De quelle manière l'ensemble sémique en question arrive-t-il à constituer un contenu de texte ?
- 2° Selon quelles régularités des ensembles sémiques - souvent peu stables - sont-ils acceptés, mémorisés et, si nécessaire, stabilisés comme néologismes ? Quels sont les ensembles sémiques susceptibles d'être traités de cette façon ?

3° Dans quelle mesure les programmes cités sous point 1 se manifestent-ils dans les particularités des structures sémiques résultantes ? Est-il possible d'en déduire des règles pour la formation de nouvelles unités lexicales ?

Dans le cadre de cette brève esquisse, je ne peux ni ne veux m'attaquer sérieusement à la seconde question. La psycholinguistique nous apprend qu'il faut tenir compte de mobiles très divers pour expliquer la genèse de concepts collectifs. Il est à supposer que, dans notre cas aussi, des raisons qui n'ont rien à faire avec la métaphore jouent un rôle essentiel⁷. De plus, l'existence de réseaux métaphoriques favorise sans aucun doute la lexicalisation des métaphores qui les constituent. D'une manière générale on peut supposer qu'une métaphore se lexicalise d'autant plus facilement que l'analogie entre l'idée source et l'idée réceptrice d'une image semble évidente. Inversement la lexicalisation sera bloquée si le postulat d'analogie est inacceptable pour la communauté.

Ce qui doit par contre nous intéresser ici, c'est la première question. On sait que les significations de nouveaux mots composés ou dérivés se laissent prédire à partir de leurs composantes par une sorte de syntaxe lexicale. Cela est possible parce qu'il ne s'agit, en somme, que de la lexicalisation d'une combinaison de sémèmes. Dans le cas de la lexicalisation de métaphores, par contre, on ne crée pas de sémantèmes nouveaux; on modifie la structure sémique de sémantèmes existants. Le point de départ est toujours constitué par le sens métaphorique d'un signe (ou d'un groupe de signes)

dans un texte. Dans le cadre de nos préoccupations, les règles selon lesquelles un texte à sens métaphorique est constitué sont donc appelées à jouer un rôle important. Je suis en effet convaincu que la métaphore n'est en principe rien d'autre qu'un emploi des unités lexicales disponibles dans le vocabulaire selon des régularités particulières, dont la connaissance fait partie de la compétence communicative de tout locuteur.

Les particularités de la constitution du contenu d'un texte métaphorique doivent être envisagées dans un cadre plus vaste. A mon avis tout texte, considéré comme énoncé linguistique autonome de rang quelconque, constitue un schéma d'instructions adressées par le locuteur à l'auditeur pour engendrer un sens. Pour ce faire, l'auditeur (le lecteur) exécute deux opérations différentes. D'abord, il s'agit de désambiguïser et d'amalgamer les sémantèmes et les morphèmes qui forment le texte dans le cadre de plans de construction de phrase, par une sorte d'opération combinatoire. S'y ajoutent, lors de l'actualisation proprement dite, des éléments d'imagination individuels qui dépendent des partenaires de la communication et des conditions spécifiques de la situation de communication. Ensemble, ces deux opérations engendrent le sens du texte. Sans doute ne se laissent-elles pas délimiter avec précision dans le processus "réel" de décodage de texte. Toutefois je crois avec Oswald Ducrot⁸ qu'il est possible et nécessaire d'envisager séparément ces deux composants dans un modèle appelé à décrire des contenus de texte. Dans le cadre de ce modèle, le composant linguistique fonde ce que l'on pourrait appeler l'acception du texte. Résultant de la combinaison de sémèmes organisés syntactiquement, elle ne con-

tient pas d'autres sèmes que les ensembles sémiques qui constituent le texte. Le composant rhétorique, par contre, essaie de saisir les modifications et les éléments supplémentaires grâce auxquels on passe d'une simple classe de sens à un sens concret, individuel. Le composant rhétorique appréhende donc le texte comme un mécanisme de commande pour l'affluence d'éléments de représentation individuels.

2. Tentons de développer maintenant, sur la base d'un exemple, les particularités de l'actualisation métaphorique. Dans une pièce en prose de Francis Ponge intitulée L'appareil de téléphone, on trouve un emploi insolite du mot "homard":

Aussitôt le homard frémit sur son socle. Il faut qu'on le décroche: il a quelque chose à dire, ou veut être rassuré par votre voix. D'autres fois, la provocation vient de vous-mêmes. Quand vous y tente le contraste sensuellement agréable entre la légèreté du combiné et la lourdeur du socle. Quel charme alors d'entendre aussitôt la crustace détachée, le bourdonnement gai...

(Stücke. Methoden, p. 70)

Dans ce texte, homard désigne vraisemblablement le combiné du téléphone. Mais l'objet désigné n'est pas identifié sans équivoque. D'autre part le sens du passage ne s'épuise pas dans l'identification du "nominandum". L'expression métaphorique le homard frémit sur son socle est en même temps plus évidente, plus expressive et moins précise que le combiné frémit sur son socle. Une des raisons de cet effet est que dans les syntagmes son socle (= du homard) et on le décroche (= le homard) les conditions de congruence sémantique pour l'amalgamation des sémèmes en unités textuelles de rang supérieur ne sont pas remplies. Le sème [ANIMAL] de homard est incompatible avec le sème [PARS [objet créé par l'homme]],

suggéré par le contexte. Cette incongruence empêche en même temps et l'actualisation complète du signe et l'opération combinatoire du composant linguistique⁹!

Voilà la première condition requise pour qu'il y ait métaphore. A elle seule cependant, l'incongruence ne suffit pas, bien entendu, pour fonder une métaphore. Comme pour toute figure rhétorique, il s'agit maintenant de découvrir le sens du texte par d'autres moyens. Au lieu d'emprunter la voie directe qui mène au sens par l'acception et par l'actualisation de chaque signe particulier, le contenu du texte ne s'offre que grâce à un détour, à savoir par une opération d'interprétation. Celle-ci fait partie du composant rhétorique, car les traits pertinents de homard - les dictionnaires citent [crustacé marin, décapode, aux pattes antérieures armées d'énormes pinces] - ne contribuent guère au sens qui est plutôt, dans notre exemple, le résultat d'une confrontation directe entre l'idée concrète, particulière d'un homard qui bouge et l'idée non moins concrète et particulière du téléphone qui sonne. Les instructions de déchiffrement adressées au lecteur (et que nous devinons intuitivement) pourraient donc être :

- (1) x est quelque chose qui possède un socle
- (2) x est quelque chose qui bouge, quand le téléphone sonne
- (3) il y a une forte analogie entre x et un homard.

J'ai appelé la troisième instruction le postulat d'analogie de la métaphore¹⁰. C'est la deuxième condition requise pour qu'un texte soit identifié comme métaphorique. Elle représente en même temps la donnée principale qui permet de dé-

clencher les opérations d'association du composant rhétorique.

Notons que le tertium comparationis, si fréquemment cité par les théoriciens de la métaphore, ne se trouve nullement au centre de la communication. Il est possible qu'au terme d'un temps de réflexion plus ou moins long le lecteur découvre un point commun entre un homard et un combiné du téléphone. Mais la métaphore n'en est pas plus claire. Souvent, en effet, les poètes confrontent, par le moyen de la métaphore, deux idées qui n'ont justement rien - ou tout au moins rien de pertinent - en commun. Ces métaphores-là ne veulent pas être "claires". L'instruction adressée au lecteur demande alors de fondre ensemble deux idées conventionnellement incompatibles, de s'imaginer, par exemple, un "homard-combiné". De ce fait, la métaphore est réduite à sa quintessence : elle ne présuppose pas l'existence d'analogies et de correspondances, elle l'affirme. Une métaphore osée est bien sûr tout de suite relativisée, dénoncée comme acte démiurgique du poète, et ceci par la langue même, c'est-à-dire par les représentations supra-individuelles codées dans les signifiés des sémantèmes. En général, la lexicalisation sera en même temps bloquée.

3. Cependant, seule une minorité de métaphores déçoit ou déjoue, comme dans l'exemple cité, toutes les prévisions du lecteur. Si je lis, dans un roman trivial moderne :

Après leur mêlée ardente, elle demeura longtemps immobile.
(Paul Kenny, Agent de choc, p. 82)

... l'auditeur de cette joute amoureuse souhaite que le noir y mît toute sa vigueur.

(Paul Kenny, Coplan va trop loin, p. 161)

les syntagmes mêlée ardente et joute amoureuse ne m'étonne-

ront pas, bien que ces emplois ne figurent dans aucun dictionnaire. Ces transferts appartiennent, en effet, à ce "monde d'images supra-individuel" ("überindividuelle Bildwelt") que Harald Weinrich a nommé avec raison le "trésor de métaphores objectif, matériel d'une communauté" ("der objektive, materiale Metaphernbesitz einer Gemeinschaft")¹¹. Le réseau métaphorique¹² de la lutte ou de la guerre amoureuse, composé d'un réseau métaphorisant et d'un réseau métaphorisé, ainsi que d'un postulat d'analogie traditionnel, appartient à la tradition littéraire-culturelle européenne et fait partie de ma compétence communicative de locuteur du français. L'effort créateur de Paul Kenny est donc moins grand que celui de Francis Ponge. Car les réseaux métaphoriques ne jouent pas seulement un rôle considérable lors de la constitution du sens d'un texte par un lecteur, ils canalisent aussi les associations du locuteur lorsque celui-ci recherche, pour un "nominandum" dans le réseau métaphorisant, une expression à la fois expressive et à la portée de tous¹³.

Les règles qui interprètent une métaphore issue d'un réseau métaphorique sont en principe les mêmes que pour la métaphore osée¹⁴. Une incongruence renvoie, pour la constitution du sens, au composant rhétorique, dont les opérations sont commandées par une "instruction d'analogie". On tiendra compte non seulement des sèmes du signe métaphorisé, mais aussi de toutes les connotations liées à ce signe et au "nominandum" métaphorisant deviné. Cependant le sens établi par ces moyens sera bien plus précis et stable dans le cas de joute et de mêlée que dans le cas de homard. L'entropie linguistique, c'est-à-dire la perte d'information résultant des différences entre le sens conçu par le locuteur et le sens

engendré par le lecteur, restera limitée; l'identification du nominandum - qui prend ici une place bien plus importante que dans le cas de la métaphore osée - est assurée. En somme, et si l'on fait abstraction du cas limite de la métaphore absolue où la langue finit par ne plus désigner qu'elle-même¹⁵, tout processus métaphorique peut être conçu comme création réglementée d'ensembles sémiques ordonnés de manière hiérarchique. Parmi les éléments de représentation apportés par le contexte et suggérés par le sémème métaphorisé, l'on choisit, en les ordonnant dans une structure hiérarchique, ceux qui donnent le meilleur "sens". Lors de cette opération, des régularités fondées dans des réseaux métaphoriques se joignent à d'autres règles, plus générales, par exemple du genre de celles que Werner Abraham a dernièrement proposées dans son étude A Linguistic Approach to Metaphor¹⁶. Toutes ces opérations du composant rhétorique n'affectent bien entendu en rien les significations des signes en question.

4. Nous voilà maintenant en mesure d'aborder la question des répercussions, dans la structure des sémèmes motivés par des métaphores (que ceux-ci soient néologiques ou non), que peuvent avoir les règles pour la constitution d'un sens métaphorique. Un signe qui possède, à côté d'emplois "primaires", des emplois figurés lexicalisés est, par définition, polysémique. Sa signification se laisse donc décrire comme ensemble disjonctif de sémèmes. Or, je partage la conviction de Gerold Hilty¹⁷, selon qui le fait que les ensembles sémiques de sémèmes disjonctifs possèdent des traits communs, induit un principe d'ordre au niveau de la forme du contenu des signes. Dans le diagramme arborescent représentant la structure sémique, Hilty dispose la somme des sèmes du sémantème de telle

manière que les sèmes communs à tous les sémèmes constituent la tête du diagramme; des bifurcations apparaissent chaque fois que deux ou plusieurs sèmes mutuellement incompatibles spécifient de manière différente une base commune. Un sémème est alors une branche monosémisée du diagramme lu de haut en bas. Dans cette perspective, le rang hiérarchique d'un sème ne se laisse déterminer que par rapport à la signification entière (c'est-à-dire la structure sémique), jamais par rapport à des ensembles sémiques monosémisés (sémèmes), et encore moins sur la base de critères typologiques.

Qu'on m'autorise à quitter pour un instant ce niveau d'abstraction. Quand dans un texte un lecteur rencontre un emploi insolite d'un élément lexical par ailleurs connu, il est manifestement capable d'en comprendre le sens, même s'il ne sait pas a priori s'il s'agit d'un sémème attesté qui lui était inconnu, d'un emploi néologique ou d'une métaphore réelle. Il l'analyse donc d'une seule et même manière, soit qu'il l'identifie comme métaphore, soit qu'il se voie amené, pour des raisons que nous n'avons pas à discuter ici, à modifier ses hypothèses sur la signification de cet élément lexical. Or, cela n'est possible qu'à la condition que des sens non différenciables puissent être engendrés par deux voies différentes : par le composant rhétorique seul (cas de la métaphore actuelle), ou par actualisation d'un sémème figuré, motivé par une métaphore (désambiguïsation et combinatoire du composant linguistique, apport de la référence et de connotations par le composant rhétorique). La représentation individuelle qui en résulte doit contenir approximativement les mêmes éléments de réflexion dans les deux cas.

On se demandera alors tout de suite ce qui peut bien correspondre, dans l'ensemble sémique du sémème "figuré" et dans la structure sémique du sémantème correspondant, à l'incongruence et au postulat d'analogie du texte métaphorique. Je crois pouvoir répondre de la manière suivante :

1. Si l'on fait abstraction de la connotation, le postulat d'analogie se réalise dans un ensemble de sèmes communs au(x) sémème(s) primaire(s) et figuré(s).
2. L'incongruence originelle est reflétée par une forme particulière de disjonction.

L'histoire du mot accalmie démontre clairement que cela n'est pas seulement vrai dans le cas où un mot (ou un sémème) garde son caractère néologique. Introduit en 1783 dans les dictionnaires comme terme technique de la marine, la signification [calme momentané du vent et de la mer] a été élargie, au cours du 19^e siècle, par des emplois figurés néologiques :

Fig. Temps où le commerce est peu animé, où il languit :
Après le nouvel an, il y a accalmie pour la plupart des industries parisiennes. /Est aussi souvent employé pour désigner un temps de repos, une sorte d'engourdissement dans la vie d'une nation ou dans la marche d'un gouvernement. Dans ce sens, se prend toujours en mauvaise part : La Restauration a été pour la France une accalmie politique (Grand Larousse du XIX^e siècle)

Ce n'est qu'au 20^e siècle que les emplois figurés ont perdu leur caractère néologique¹⁸ et qu'ils se sont établis dans tous les grands dictionnaires avec une définition plus ou moins stable :

Larousse : Fig. Temps de repos momentané après une période d'activité ou d'agitation.

Robert : Fig. Moment de repos après un temps d'activité, d'agitation, de crise.

Trésor : Fig. Interruption momentanée d'un état d'agitation ou de grande activité.

Le mot figuré témoigne que la conscience de la motivation métaphorique ne s'est pas encore perdue aux yeux des rédacteurs du Larousse, du Robert et du Trésor. Cette conscience peut rester vivante et faire partie de la compétence lexicale du locuteur, même pour des unités lexicales qui ont acquis droit de cité dans le vocabulaire il y a fort longtemps. Cela explique aussi la possibilité de ranimer des métaphores lexicalisées. Cette possibilité constitue précisément une des différences majeures entre métaphores lexicalisées et métaphores "mortes", ces dernières n'étant plus accessibles qu'aux étymologistes, comme par exemple tête (dans l'acception [partie supérieure ou antérieure du corps de l'homme et de certains animaux]), chef (dans l'acception [supérieur hiérarchique]) etc.

5. Le passage de l'incongruence métaphorique à la disjonction de sèmes est facilité par la parenté entre les deux phénomènes. Tous deux résultent de la rencontre de sèmes incompatibles, soit au même rang hiérarchique à l'intérieur de la structure sémique, soit à la même place dans la forme du contenu de phrases. Il y a toutefois une différence essentielle : si l'incongruence métaphorique ne prend naissance qu'au moment de l'emploi dans un texte, les disjonctions de sèmes sont au contraire éliminées avant, et en vue de l'actualisation, par les opérations du composant linguistique.

Dans son Journal intime, Maurice de Guérin a très tôt employé accalmie au sens métaphorique :

J'ai chômé dans l'inaction la plus complète mes six semaines de vacances. A peine, pour rompre l'uniformité du farniente, faisais-je quelque lecture nonchalante, étendu sous un arbre (...). Mais ce repos, cette accalmie, n'avait pas éteint le jeu de mes facultés, ni arrêté la circulation mystérieuse de la pensée dans les parties les plus vives de mon âme.

(p. 215, cit. Trésor..., I, 323)

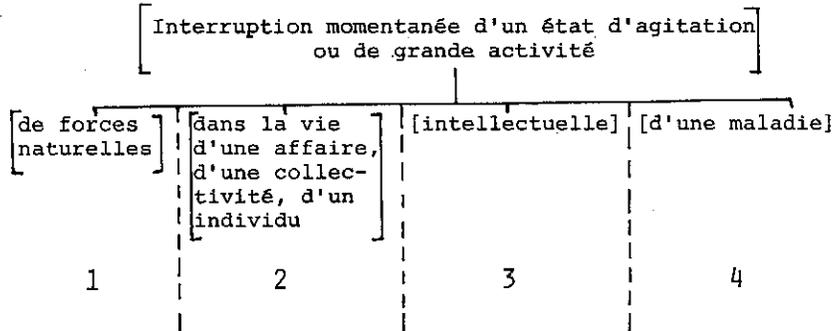
L'incongruence résulte ici du choc entre le sème [force naturelle] d'accalmie et le sème [activité intellectuelle] demandé par le contexte. Or, l'un des trois sèmes figurés cités par le Trésor est justement défini comme [interruption momentanée d'une activité intellectuelle intense]. On serait donc tenté d'établir une disjonction qui se baserait sur les deux sèmes [forces naturelles] et [activité intellectuelle].

Cependant, les désavantages de cette solution sont évidents :

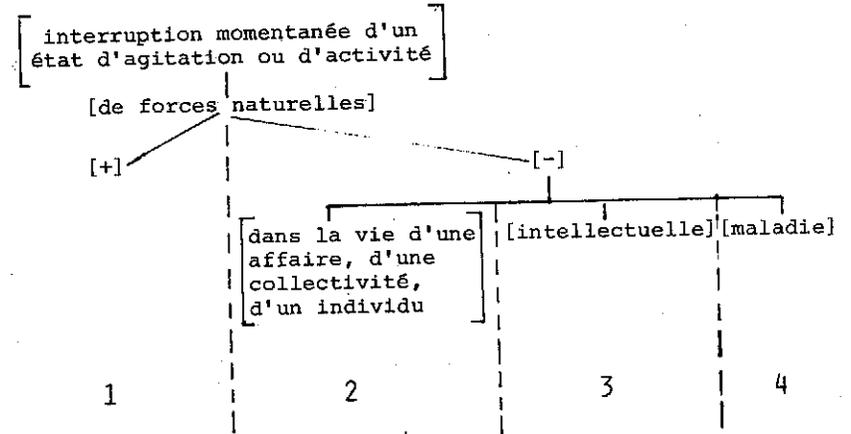
- 1° Si l'on accepte cette hypothèse, il ne ressort pas de la structure sémique que l'un des deux sèmes est motivé par une métaphore. En effet, une telle disjonction ne se distingue en rien de celles qui n'ont aucun rapport avec la métaphore, comme par exemple celle entre [traction] et [projection] dans la structure sémique de tirer, qui fonctionne exactement selon les mêmes principes.
- 2° Le champ d'application de l'emploi figuré du terme accalmie a changé au cours de la lexicalisation. Les éléments de définition [commerce] et [vie d'une nation], utilisés par Larousse en 1866, ont fait place à un élément plus général [vie d'une affaire, d'une collectivité, d'un individu]. Nous avons vu que le Trésor traite

séparément l'emploi [activité intellectuelle]. Il ajoute comme troisième champ d'application [maladie]. Si notre hypothèse était juste, les sèmes qui constituent la bifurcation essentielle se modifieraient constamment.

3° En même temps, l'unité des emplois secondaires à l'intérieur de la structure sémique d'accalmie serait rompue. Chacun des emplois figurés dériverait de la branche primaire au même niveau, ce qui nous donnerait trois ou quatre sémèmes parfaitement équivalents :



Or, dans cette situation, une alternative nous est offerte. Il y a en effet une autre hypothèse, plus plausible à mes yeux, qui explique la disjonction entre sémèmes primaires et secondaires par l'alternance entre la version positive et la version négative d'un seul et même sème. Nous aurions donc, dans la structure sémique d'accalmie, des disjonctions à deux niveaux différents¹⁹:



Cette suggestion, formulée d'abord par Hilty lors de l'analyse sémique de voler, est corroborée par les observations suivantes :

1° Elle permet une explication simple du phénomène de la ranimation de métaphores lexicalisées. Prenons comme exemple la phrase suivante de Huysmans :

Des flots de voitures coulaient entre les colonnes de gens.

(cit. Grand Larousse de la langue française, II,1013)

Bien que flot et couler disposent les deux de sémèmes figurés (des flots de dentelle, de lumière, de voyageurs. Le temps coule. L'argent lui coule des doigts, etc.), il s'établit un sens métaphorique. Si flot et couler avaient un sème de congruence [solide, dénombrable] dans un sémème de leur structure sémique, ce sémème s'amalgamerait sans accroc avec le contexte voitures et nous remarquerions tout au plus un reflet de la motivation métaphorique au niveau des connotations. Selon notre hy-

pothèse, en revanche, le sème [solide, dénombrable] de voitures a affaire à une double disjonction fondée sur l'alternance ±[liquide]. De ce fait, la conscience latente d'un transfert est ranimée. La combinaison de flots et de couler s'opère sur la base de [liquide] et l'incongruence originelle avec voitures, ranimée elle aussi, déclenche les opérations de génération du sens métaphorique.

- 2° Dans le cas d'accalmie l'emploi figuré s'est établi de bonne heure dans les dictionnaires, mais sans délimitation précise de son champ d'application. Aujourd'hui encore le Robert et le Larousse ne parlent que d'un "sens figuré", tandis que le Trésor en indique trois. Cet état de choses s'explique aisément si l'on admet que la lexicalisation fixe d'abord, en haut du diagramme arborescent, les sèmes communs et le sème négatif responsable de la disjonction, et qu'ensuite seulement, au cours du processus de stabilisation, s'ajoutent des subdivisions qui précisent le champ d'application de l'emploi figuré, si cela s'avère nécessaire.
- 3° Cet argument au niveau de la production s'applique par analogie à celui du produit. C'est-à-dire que les sèmes négatifs à la tête des classes d'emplois transférés garantissent l'unité de tous les sémèmes figurés issus du même type de transfert.
- 4° L'utilisation de sèmes négatifs permet de distinguer sans équivoque, à l'intérieur de la structure sémique, les métaphores lexicalisées et les métaphores mortes. Lorsqu'un sémantème perd son emploi primaire, comme cela

a été le cas pour TESTA > tête, une reconstruction de la structure sémique s'impose. Le sème négatif sera alors supprimé ou remplacé par un sème positif. Et le nouveau sémème "primaire" pourra servir de point de départ pour de nouveaux transferts lexicalisés qui peuvent, à leur tour, contenir des sèmes négatifs (cf. tête d'affiche, tête de pont, tête d'épingle, etc²¹). Par mesure de prudence j'aimerais cependant admettre que la perte d'un sémème primaire ne constitue pas une condition nécessaire pour qu'une motivation métaphorique disparaisse de la conscience.

- 5° La possibilité de distinguer d'un seul coup d'oeil un "sens élargi" d'un "sens figuré" est un autre avantage. Dans le cas du verbe citer par exemple, qui s'emploie dans le sens de [rapporter, mentionner] aussi bien que dans le sens de [rapporter à l'appui de ce qu'on avance], il n'est pas question d'un sème négatif. La bifurcation sera plutôt constituée par une paire de sèmes du genre [à l'appui de ce qu'on avance] / [sans but précis].

Si notre hypothèse est correcte, l'inventaire des sèmes d'une langue ne doit pas contenir de sèmes négatifs. Le signe "moins" indiquerait au contraire un emploi particulier d'un sème quelconque²².

En ce qui concerne la place du sème négatif dans la structure sémique, je ne suis pas convaincu, contrairement à Hilty²³, qu'il doive apparaître à la première bifurcation. Ainsi tirer dispose-t-il d'emplois figurés (tirer l'attention, le regard, l'oeil; tirer dans le dos, dans les jambes) qui sont subordonnés à la disjonction fondamentale entre le côté

[traction] et le côté [projection] de sa structure sémique. Sans doute existe-t-il des restrictions concernant le rang hiérarchique des sèmes négatifs, mais il faudrait bien plus de temps et de matériel pour les découvrir. Ce que je crois toutefois obligatoire, c'est qu'il y ait, au-dessus du sème négatif, au moins un sème commun aux deux côtés de la structure sémique. Dans le cas où celui-ci n'aurait pas encore été pertinent pour l'emploi primaire, il le deviendra au cours de la lexicalisation d'emplois figurés. Je ne conçois pas de structure sémique ayant en haut immédiatement une bifurcation entre un sème positif et son pendant négatif.

6. Nous pouvons résumer en trois points nos observations sur la relation entre métaphores et néologismes :

1. Les métaphores appartiennent aux virtualités du discours. Dans la perspective du locuteur, elles constituent un acte créateur. Pour l'auditeur un texte métaphorique représente un schéma d'instructions de type particulier, dans le cadre duquel les opérations du composant rhétorique, déclenchées par une incongruence, tiennent le rôle principal.
2. Chaque métaphore est virtuellement un néologisme. Aux conditions d'acceptabilité générales s'ajoute toutefois une condition supplémentaire : l'acceptabilité supra-individuelle du postulat d'analogie de la métaphore. C'est une des raisons pour lesquelles les métaphores qui font partie de réseaux métaphoriques se lexicalisent plus facilement, ceux-ci étant en général déjà représentés dans le vocabulaire par plusieurs sèmes figurés.

3. Lors de la lexicalisation de la métaphore, un schéma structurel particulier s'applique, qui est déjà représenté par d'innombrables sèmes figurés et qui est fondé sur l'alternance de sèmes positifs et négatifs.

Dans les limites de ce qui vient d'être dit, il est sans doute légitime de concevoir la créativité métaphorique comme un composant d'un modèle de la créativité lexicale²⁴.

Université de Neuchâtel
Institut de linguistique
CH 2000 Neuchâtel

Georges Lüdi

Notes

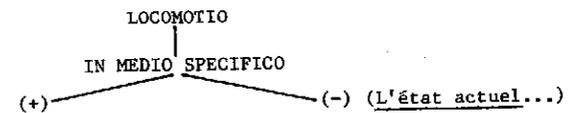
- * (Texte d'une conférence donnée le 14.10.76 à l'Université de Leipzig et publié en langue allemande dans LAB 18(1977), pp. 8-20)
1. Voir Stephen Ullmann, Grundzüge der Semantik, Berlin 1967, pp. 159-237, spécialement pp. 204ss.
 2. Semantic Universals, in: Joseph H. Greenberg (ed.), Universals of Language, Cambridge Mass. 1966, pp. 217-262, spécialement p. 238.
 3. A côté d'environ 800 dérivés, de 390 anglicismes, etc. André Goosse a compté 482 exemples de néologismes basés sur des métaphores. Le chiffre serait bien supérieur si l'on comptait les sèmes, vu que des mots comme bombe, brûler et craquer possèdent jusqu'à quatre sèmes figurés. Pour plus de détails voir André Goosse, La néologie française aujourd'hui, Paris 1975.
 4. Voir Louis Guilbert, La créativité lexicale, Paris 1975, pp. 49s.
 5. Pour tous les néologismes cités dans cette étude, je me suis servi du critère de l'admission d'une acception dans les dictionnaires. Ce procédé a une certaine tradition: Dubois/Guilbert/Mitterand/Pignon ont comparé deux éditions du Petit Larousse (Guilbert, op. cit., 35s), tandis qu'André Goosse a dépouillé directement un dictionnaire de néologismes. Il faudrait quand même tenir compte, à ce propos, de l'aver-

tissement formulé par Dieter Messner: "tout dictionnaire est un choix fait par une certaine idéologie qu'il faut découvrir avant de fournir des résultats basés sur ces oeuvres" (Essai de lexicochronologie française, Salzbourg 1975, p. 4).

6. Voir Annie Berner-Hürbin, Psycholinguistik der Romanismen im älteren Schweizerdeutschen. Die Entlehnungsmechanismen in Quellen des 15. und 16. Jahrhunderts, Frauenfeld/Stuttgart 1974, pp. 47s.
7. Voir le chapitre L'acceptabilité du néologisme chez Guilbert, op. cit., pp. 44-54.
8. Dire et ne pas dire, Principes de sémantique linguistique, Paris 1972, pp. 103ss. Du fait que je réserve le terme signification (Bedeutung) aux signifiés de sémantèmes au niveau de la langue, je propose le terme acception (Sinn) pour le contenu de textes tel qu'il est décrit par le composant linguistique. J'entends par sens (Meinung) la même chose que Ducrot, c'est-à-dire le contenu d'un texte "complet". Voir mon exposé Vers une sémantique de l'actualisation prononcé lors du XVIe Congrès international de linguistique et philologie romanes (Palma de Mallorca, 6-12 avril 1980) (à paraître dans les Actes).
9. Voir Georges Lüdi, Die Metapher als Funktion der Aktualisierung, Bern 1973, pp. 46-68.
10. Analogieanweisung dans la terminologie allemande (littéralement: instruction d'analogie) loc.cit.
11. Münze und Wort - Untersuchungen zu einem Bildfeld, in: Romanica. Festschrift G. Rohlfs, Halle 1958, pp. 508-521, p. 510.
12. Pour les raisons qui me font préférer le terme réseau métaphorique (all. Bildbereich) au terme de Weinrich Bildfeld (champ métaphorique), je renvoie à mon livre cité, p. 323s.
13. D'une manière très générale on peut même dire que toute métaphore est fondée dans le système de la langue. Voir Dwight Bolinger, The Atomization of Meaning, Language 41 (1965), pp. 555-573, p. 567: "It is characteristic of natural language that no word is ever limited to its enumerable senses, but carries within it the qualification of 'something like'". Cependant l'"actualisation" de ces virtualités est bien sûr qualitativement différente de la production de phrases sémantiquement et syntaxiquement correctes. Selon l'avis de Weinrich, les réseaux métaphoriques rendraient nécessaire une distinction supplémentaire. Il distingue en effet, à l'intérieur de l'actualisation métaphorique, entre la CREATIO de métaphores à l'extérieur de réseaux existants et la GENERATIO (dans un emploi prégénéraliste de ce terme) à l'intérieur de ces réseaux (op.cit., p. 519). Il semblerait que

la deuxième forme de production métaphorique surtout soit un vrai "magasin" de métaphores, ce qui s'explique sans doute par le fait que le postulat d'analogie des réseaux en question est généralement accepté.

14. Ce terme aussi a été forgé par Weinrich, dans une étude intitulée Semantik der Kühnen Metapher, Deutsche Vierteljahrszeitschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte 37 (1963), pp. 325-344.
15. Voir G. Lüdi, op.cit., pp. 341ss. où je renvoie à Gerhard Neumann, Die absolute Metapher, Poetica 3 (1970), pp. 188-225.
16. Werner Abraham, A Linguistic Approach to Metaphor, Lisse 1975. Voir encore Hartmut Kubezak, Die Metapher, Heidelberg 1978, paru après la rédaction de cette communication.
17. Gerold Hilty a développé sa conception de la signification comme structure sémique dans une série d'articles, le dernier en français: Sehnsucht, in: Interlinguistica, Sprachvergleich und Uebersetzung. Festschrift zum 60. Geburtstag von Mario Wandruszka, Tübingen 1971, pp. 438-447; Bedeutung als Semstruktur, Vox Romanica 30 (1971), pp. 242-263; Und dennoch: Bedeutung als Semstruktur, Vox Romanica 31 (1972), pp. 40-54; L'état actuel de la sémantique dans le domaine roman, in: XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza (Napoli, 15-20 Aprile 1974), Atti, I, pp. 117-129. Voir aussi Lüdi, op.cit., pp. 13-40.
18. Littré n'adopte pas encore cette acception en 1876.
19. Ce diagramme ne prétend nullement être une analyse définitive de la structure sémique de accalmie. Je me suis simplement limité à disposer de manière hiérarchique les acceptions citées par le Trésor de la langue française.
20. L'état actuel de la sémantique dans le domaine roman.
21. Pour une analyse - quoique bien rudimentaire - de ces emplois, voir dernièrement Michel Le Guern, Sémantique de la métaphore et de la métonymie, Paris 1973, pp. 82ss. (qui se base lui-même sur l'analyse de Greimas).
22. Pour bien marquer la différence, Hilty note séparément les sèmes et les signes positif et négatif, suggestion que nous avons reprise :



23. Op.cit.

24. Je remercie mon assistant D. Apothéloz de son aide précieuse pour l'aménagement stylistique de ce texte.